

LA FILLE DU BANQUIER.

XIX.

UNE RENCONTRE. UN SERVICE RENDU N'EST JAMAIS PERDU.

(Suite.)

Comprenant que le sagace animal avait reconnu la présence d'un danger qui n'était pas encore visible pour lui, Georges prit son pistolet, l'arma, et se penchant sur sa selle, chercha à pénétrer l'obscurité de la route.

A quelques pas en avant, il aperçut quelque chose de sombre, qui était couché au milieu de la route, mais qui s'avavançait lentement de son côté.

Supposant que c'était un énorme chien, il cria bien fort, et en même temps éperonna son cheval ; mais celui-ci sans bouger d'un pas trembla avec un redoublement de violence.

Georges cria de nouveau, et leva son pistolet.

Au premier mouvement de son bras, l'animal se dressa, les yeux brillants comme deux balles de feu et prêt à s'élancer.

C'était un loup ; au même instant, un bruit qu'il entendit dans le fourré à sa droite, lui ayant fait tourner la tête, le jeune homme aperçut une multitude de ces animaux, qui sont d'ailleurs en si grand nombre dans le pays qu'il traversait.

Georges ne prit pas le temps de réfléchir.

Il visa celui des loups qui avait osé lui barrer le passage, tira, et l'envoya rouler dix pas en arrière.

Puis, au milieu des centaines de hurlements, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval qui partit comme une flèche.

Tout à coup, Georges entendit des cris ; au secours ! Ces cris paraient d'un bouquet d'arbres qui se trouvait à dix ou douze pas de la route.

Que faire ? lancer son cheval par dessus le fossé était chose impossible ; descendre et l'attacher serait le condamner à être la proie des loups.

Un autre cri plus fort et plus désespéré que les autres le décida. Il sauta à terre, jeta la bride sur le cou de son cheval, et le lâcha.

Il doit y avoir un village près d'ici, se dit-il ; son instinct l'y conduira et je le retrouverai.

Le cheval ne se sentit pas plutôt en liberté qu'il s'élança dans l'espace ; et George France, en se retournant, vit les loups qui se précipitèrent à sa poursuite.